

## **L'origine des Rroms**

### **I. Cheminement d'une [re]découverte : Kannauj – "berceau" du peuple rrom**

Est-il besoin de le rappeler, l'enseignement de l'Histoire n'a pas pour seule vocation de transmettre des connaissances sur les événements du passé mais aussi d'inciter les élèves à réfléchir sur les mécanismes qui articulent ces événements. Il est en outre particulièrement formateur pour le lycéen de réfléchir sur la manière dont ce passé nous est présenté afin d'arriver à déconstruire sa représentation et à en dégager ce qui se révèle concorder le mieux avec les faits et leur articulation logique.

Dans le cas du peuple rrom, les véritables études historiques commencent à peine. C'est en général le silence qui prévaut, mais lorsqu'un semblant d'histoire est rapporté, force est de constater que la recherche d'une cohérence satisfaisante cède le pas aux anecdotes, voire aux légendes, alors même que des archivistes de renom ont effectué un travail remarquable dans ce domaine. Il est donc surprenant que le fruit de leurs investigations n'ait que rarement abouti à une véritable réflexion historique reliant les événements qu'ils ont mis en évidence au contexte historique dans son ensemble. Tout se passe comme s'il y avait un cloisonnement hermétique entre ce qui touche aux Rroms et l'Histoire en général.

Sans prétendre apporter une réponse définitive à la question de la migration des Rroms depuis l'Inde du nord jusqu'aux portes de l'Europe, le présent article n'a pour autre ambition que de tenter d'intégrer un certain nombre d'éléments désormais admis dans la logique des étapes correspondantes de l'Histoire. Nous reviendrons dans la deuxième partie de l'article sur les légendes d'origine des Rroms : fils d'une épouse ignorée d'Adam, Egyptiens rescapés de la noyade dans la Mer Rouge, Atlantes échoués en Europe après la disparition de l'Atlantide, peuplade du Caucase, héritiers de telle ou telle malédiction, parias, marginaux et délinquants d'un peu toute l'Inde, Tatares, Ethiopiens, Sumériens – pour ne citer que les principales. Un trait reste commun aux divers récits, qui tiennent davantage du conte que de l'hypothèse, c'est la naïveté, feinte ou réelle, avec laquelle ils sont reproduits et transmis. Chaque siècle a apporté sa vision, davantage inspirée de la mentalité dominante de son époque que d'éléments proprement historiques. En réalité les historiographies concernant les Rroms, contradictoires mais sur le fond analogues, font partie intégrante du regard occidental majoritaire sur ce peuple et à ce titre de son Histoire elle-même. L'évolution des thèses est donc en elle-même pleine d'enseignement.

Le silence et l'oubli ne sont pas moins éloquentes que les légendes sur la manière dont les Rroms sont perçus. Il est rare par exemple que des publications mentionnent la demi-douzaine de documents qui, entre 1422 et 1630, font état de l'origine indienne des Rroms. La découverte de cette origine est presque toujours attribuée au XVIII<sup>ème</sup> siècle, dans des circonstances bien particulières, si pleines de contradictions pourtant qu'une réinterprétation radicale s'impose pour satisfaire à la logique (v. § 3 ci-dessous).

La première question qui se pose donc ici est celle de la manière de traiter le sujet: comme le résultat d'une reconstruction historique avec son enchaînement chronologique, ou bien comme une longue démarche d'identification, à travers indices, récits, vraisemblances et faits établis, conduisant à la dite reconstruction. La seconde démarche nous a semblé non seulement plus riche d'enseignement mais aussi susceptible de servir de base de réflexion à des élèves du secondaire – elle pourrait être développée sur le schéma d'une enquête policière.

#### **1. Premiers documents sur l'origine indienne**

C'est de 1422 que date le premier document évoquant une origine indienne des Rroms. Il s'agit de la chronique de la ville de Forlì, tenue en latin par un certain frère Jérôme: *Eodem millesimo venerunt Forlivium quedam gentes misse ab imperatore, cupientes recipere fidem nostram, et fuerunt in Forlivo die VII augusti. Et, ut audivi, aliqui dicebant, quod erant de India* ("La même année des gens envoyés par l'empereur vinrent à Forlì, désireux embrasser notre foi, et ils arrivèrent à Forlì le 7 août et, comme il m'a été donné de l'entendre, certains

disaient qu'ils venaient d'Inde"). Ce texte est contemporain de l'arrivée en France d'autres groupes de Rroms : en 1419 à Châtillon en Dombes et à Sisteron, en 1427 devant la basilique de Saint-Denis – ce qui fera écrire à un témoin oculaire Etienne Pasquier (cité par Claire Auzias) : "à ce que j'ai appris, quelques uns disaient qu'ils étaient de l'Inde". C'est environ à la même époque que Charles d'Orléans (1394-1465) écrit son poème énigmatique "*Pis suis que Boesme n'Yndien*" englobant dans une même comparaison les nouveaux venus déjà appelés Bohémiens et les Indiens. Peu après, dans la version française posthume de sa "*Cosmographie universelle de tout le monde*", publiée en 1565, l'humaniste suisse Sébastien Münster (1489-1552) rétorque à un Rrom prétendant être d'origine égyptienne : *Je luy dis alors "votre Egypte la Basse n'est donc point en Afrique près le Nil, mais en Asie près le fleuve Gange, ou près la rivière Inde"*. L'érudit bâlois ne dit hélas rien des indices qui l'ont conduit à cette conviction, au siècle même où les authentiques racines indiennes commencent à céder la place à une légendaire origine égyptienne, dont nous verrons plus loin les circonstances de la formation.

Les attestations anciennes de l'origine indienne des Rroms ne disparaissent pas pour autant, comme le montrent non seulement la brève notice au verso d'une gravure<sup>1</sup> de 1590 de Vecellio, neveu du Titien : *Questa è una sorte di gente, la quale va errando tre giorni in un luogo & tre in un'altro [...] Hanno un Signore, quale dimandano il Rè di Colucut [...] Questo tal Rè hà alcuni Bramini, ouero sacerdoti* ("Ceci est une sorte de gens qui va errant trois jours en un lieu & trois en un autre [...] Ils ont un seigneur, qu'ils appellent le Roi de Kalikot [...] Ce même roi a des brâhmanes, ou prêtres" – tiré de *Degli habiti antichi e moderni di diverse parti del mondo*, 1590), mais aussi un passage éloquent des registres municipaux de Bras, près de Saint Maximin en Provence, confondant comme Charles d'Orléans deux siècles plus tôt Bohémiens et Indiens : *20sous aux Bouemiens, le vingt dud. baillés pour fere passer les Indiens de se lieu* (1636). C'est la dernière<sup>2</sup> attestation d'un lien avec l'Inde.

## 2. Le malentendu égyptien et ses justifications

Ces mentions sporadiques de l'origine indienne des Rroms, sans doute révélée par les intéressés eux-mêmes, se perdent à l'époque dans les multiples origines imaginaires qui leur sont données : Atlantide, Caucase, Mésopotamie ou Basse Egypte. C'est surtout celle-ci qui frappe les esprits – nous verrons que les liens des Rroms avec les Egyptiens sont bien loin de ce qu'ont pu imaginer les Européens de l'époque. En fait la présomption d'une telle origine ne s'appuyait plus sur des informations historiques mais recevait une interprétation nouvelle, fondée sur un verset d'Ezéchiel (c'est l'Éternel qui parle) : "Je disperserai les Egyptiens parmi les peuples et je les éparpilleraï parmi les pays" (ch. 30, v. 23, repris en 26). Cette lecture manque sans doute à nos yeux de logique, car si des Egyptiens ont été éparpillés, cela ne signifie nullement que tous les éparpillés fussent Egyptiens, mais elle semblait convenir à chacun. Les Rroms et leur entourage parlaient d'apostasie, de repentance, de pèlerinage – des notions qui alors parlaient aux clercs, comme au peuple et aux seigneurs. Nous verrons que lorsque plus tard l'origine égyptienne des Rroms se trouve démentie, des générations de chercheurs s'efforceront de la justifier, notamment en évoquant des quartiers nommés "Petite Egypte", en raison de leur prospérité et de leur verdure, qui auraient donné leur nom à ces "Egyptiens". C'est du moins l'interprétation habituelle. Pourtant il n'est pas exclu que le mécanisme ait été inverse et que de tels endroits aient été appelés de la sorte justement en raison de la présence de Rroms, perçus comme Egyptiens<sup>3</sup> et qui y recherchaient fraîcheur et propreté.

Les premiers Rroms en Europe ont sans doute compris très tôt qu'il était de leur avantage de se faire passer pour des Egyptiens chassés par les musulmans ou condamnés à l'errance pour expier leur apostasie, même s'ils ignoraient le verset d'Ezéchiel qui avait abusé le clergé. La présence de véritables Egyptiens dans les Balkans depuis un bon millénaire a pu aussi renforcer ce sentiment. Quoi qu'il en soit, les devineresses rromanis sont très tôt appelées Αιγυπτισσαι [Aiguptissai] "Egyptiennes" et le clergé interdit de les consulter pour se faire dire la

<sup>1</sup> Le texte entier de la notice et une reproduction de la gravure ont été publiés dans *Etudes tsiganes* n° 2/94, p. 224 par Frédéric Max, qui venait de découvrir ce texte au cours de la restauration de l'œuvre.

<sup>2</sup> En réalité il semble que deux autres citations aient récemment été découvertes en Roumanie, mais la personne qui les a trouvées ne les a pas encore publiées et ne souhaite pas les communiquer pour l'instant.

<sup>3</sup> MacRitchies cite deux tels exemples près d'Edinburgh en Ecosse et il n'y a pas de raison pour que ce mécanisme n'ait pu jouer ailleurs.

bonne aventure. On sait que le nom d'Égyptien pour désigner les Rroms n'est pas limité aux Balkans mais qu'on le trouve aussi en Hongrie sous la forme "peuple du Pharaon" et en Occident pour désigner la branche atlantique du peuple romani (*Gypsy* et *Gitano* proviennent tous deux du mot "Égyptien").

En tout état de cause, le prestige de l'Égypte dans la Bible et à l'époque des Croisades, comme les récits de persécutions endurées par les chrétiens dans ce pays-là, auraient fourni un excellent fondement à la légende égyptienne et favorisé l'obtention de sauf-conduits et lettres de recommandation des princes, des rois et du pape. Une comparaison contemporaine peut être faite avec les Rroms venus de Roumanie en Occident et qui ont longtemps prétendu être réfugiés bosniaques — version plus "porteuse" que l'origine réelle. Bien des peuples au cours de l'histoire ont dissimulé leur identité, en toute ingénuité, ou reconstruit leur origine pour obtenir des avantages matériels ou moraux (cf. les mythes d'origine de nombreuses nations).

Les affirmations spontanées de certains Rroms sur leur origine indienne ne pouvaient plus concurrencer la légende égyptienne qui s'auto-entretenait et même si l'Inde n'avait pas totalement disparu de la tradition orale (sans doute davantage entre érudits que parmi les Rroms eux-mêmes), elle était reléguée au même rang anecdotique que toutes les autres origines prétendues. On n'en trouve plus de trace écrite pendant plus de 120 ans mais nous la voyons surgir à nouveau dans la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, sur plusieurs points du continent, ce qui laisse supposer qu'un vague souvenir en était préservé.

### 3. La "découverte" de Vályi István

Or, vers 1760 deux événements ont lieu: l'un est d'envergure, puisqu'il fondera la grammaire comparée et plus tard la science linguistique — c'est le bouillonnement intellectuel autour d'une possible parenté entre d'une part certaines langues de l'Inde et de l'autre les langues classiques: latin, grec, germanique ancien et vieux persan (avestique). La parenté entre ces langues et le sanscrit sera finalement établie en 1786 par Sir William Jones (1746-1794). Entre temps le débat avait réveillé les souvenirs de l'origine indienne des Rroms et en quelques années plusieurs érudits, s'appuyant sur des comparaisons de vocabulaire et travaillant au moins en partie séparément, confirment le bien-fondé de cette thèse.

L'autre événement est anecdotique et par surcroît il a été déformé dans le récit qui nous est parvenu. Il s'agit de la "découverte" de la parenté indo-romani, un peu partout attribuée à un pasteur transylvain, Vályi István. Ce théologien aurait rapporté de ses études à Leyde un vocabulaire indien de 1.200 mots, que les Rroms de Satu Mare/Száthmár auraient "compris immédiatement et sans difficulté". L'in vraisemblance de cette fable est criante : les jeunes Indiens, dits Malabaris dans les sources de l'époque, étaient selon toute vraisemblance locuteurs d'une langue dravidienne (malabaris signifiait alors dravidien), donc sans apparemment avec le romani. Même s'ils avaient été de Sri Lanka, comme le laissent penser les registres de Leyde (où trois Singhalais sont inscrits de 1750 à 1754), donc peut-être des locuteurs de singhala, la divergence entre cette langue et le romani élimine toute possibilité d'intercompréhension. Impossible également que des Rroms, sans études préalables de philologie, aient pu comprendre du sanscrit — que les dits Malabaris, s'ils étaient brahmanes, connaissaient sans doute. Selon le professeur Eric Meyer "il pourrait s'agir de Singhalais envoyés de Colombo par la Compagnie des Indes Orientales, [plus exactement] des *Burghers*, de langue maternelle hollandaise, mais sans doute plus ou moins métis, et en tout cas sachant [le] singhalais. Le seul obstacle est qu'ils sont qualifiés de Malabars, mais dans le parler de l'époque, le mot peut s'appliquer par extension à tous les gens venus du sud du monde indien. La présence d'étudiants originaires de Ceylan vers 1770 en Hollande est attestée". Rappelons en effet que le mot "malabaris", qui les désigne, pouvait à l'époque n'être qu'un simple raccourci de langage pour "indiens" (le Malabar, côte où avait débarqué Vasco de Gama, était souvent depuis lors par métonymie l'Inde entière) ou signifier "dravidien". Un autre obstacle réside dans la difficulté à des métis européens d'être brāhmanes — et ils sont présentés comme tels, mais il peut s'agir d'une approximation par un auteur qui ignorait le sens précis de ce mot. En outre, même pour des langues indiennes, où il y a une certaine intercompréhension orale avec le romani (notamment le braj et l'awadhî), celle-ci se limite à cent ou deux cents mots — la parenté des autres étant affaire de démonstration linguistique : **čhuri** "couteau" des langues indiennes du nord certes se comprend immédiatement à travers **čhuri** "id." du romani, mais il est difficile de reconnaître par exemple ind. **ghoTa** "cheval" à travers le romani **khuro**

"poulain"... Et si l'ensemble des parlers du rromani présente environ 900 racines indiennes, un parler local n'en contient guère que 400 à 500, soit moins de la moitié de la fameuse liste de Vályi István. Enfin, s'il n'y a pas trace de son nom dans les inscriptions d'étudiants à Leyde, on sait qu'il a été inscrit à Utrecht sous le nom de Stephanus Waali en 1753 – donc en même temps que les Burghers cités plus haut. En revanche on trouve un Száthmár à Leyde, Michael Papa Száthmár – huit ans plus tard il est vrai. Lequel des deux a-t-il finalement rencontré des Indiens, Waali en 1753 ou Száthmár en 1761 ?

L'anecdote nous est parvenue indirectement : dans l'une des versions, l'imprimeur Stéphane Pap Száthmár Német (de Carei<sup>4</sup>, bourgade du județ de Satu Mare) la raconte en novembre 1763 au comte Szekely von Doba qui à son tour la confie à l'académicien autrichien Georg Pray, lequel la publie en latin dans la *Gazette de Vienne* en 1776. Selon une autre source, la plus populaire, l'imprimeur l'aurait racontée à Heinrich Grellmann qui en effet l'inclut en 1783 dans son livre *Die Zigeuner*. Pourtant, un long rapport de plus de 100 pages, écrit par le botaniste et minéralogiste slovaque-hongrois Sámuel Augustín<sup>5</sup> (ou Ágoston), vient d'être retrouvé à Bratislava. Il est chronologiquement le premier à faire état d'une visite de ce même imprimeur chez lui, puisqu'il la mentionne dès 1775 dans son *Zigeuner in Ungarn* paru en 39 sections dans la *Privilegierte Anzeige*. Quant au pasteur Vályi István, il n'a laissé aucun écrit de sa main – nous le connaissons par ailleurs comme ayant été recteur du séminaire de Debrecen, et nulle part il n'y a la moindre trace de cette fameuse liste de plus de mille mots.

Si l'on rassemble tous les indices, on arrive à reconstruire une version plus cohérente des faits : soit c'est directement Vályi István, lors de son séjour à Utrecht en 1753, qui aurait fait la connaissance des Śrilankais de Leyde, soit c'est le jeune Michael Pap Száthmár, dont l'inscription est attestée à Leyde en 1761, qui aurait là-bas sympathisé avec des boursiers indiens, sans doute srilankais. Ce n'est pas une improbable liste de mots qui aurait été à l'origine de l'identification, mais l'un ou l'autre des Hongrois aurait simplement mentionné aux trois Indiens (ils s'entretenaient en latin chacun avec un accent bien marqué) l'existence en Hongrie de gens appelés "Cingani" – nom que ces derniers auraient compris comme "Singhali", adjectif relatif à Sri-Lanka. Ils parlent d'ailleurs d'une "bande de terre ou île". C'est sur la base de ce malentendu naïf que l'affaire aurait été rapportée au libraire et imprimeur à Vienne, soit par Vályi István, soit par le neveu même de l'imprimeur Száthmár. Celui-ci l'aurait à son tour incidemment narrée quelques années plus tard soit au comte von Doba, qui l'aurait rapportée à Georg Pray et à Sámuel Augustín (ou Ágoston 1729-1792), soit directement à ce dernier. Le lettré slovaque avait hérité d'un de ses aïeux, Christian Augustín (1598-1640), non seulement sa passion de l'histoire naturelle mais aussi le surnom latin "ab Hortis", dont il signait ses ouvrages<sup>6</sup>. C'est lui qui fut chargé par l'impératrice Marie-Thérèse de rédiger la première véritable étude sur les Rroms, peuple qu'elle avait décidé de "civiliser" – certes de force, mais en accord avec sa perception de la philosophie des Lumières et en se justifiant grâce à l'étude commandée à Sámuel Augustín. C'est alors que ce dernier publie à Vienne son étude de plus de cent pages mentionnée ci-dessus, avant de tomber dans l'oubli.

Heinrich Grellmann, ayant eu vent de toute l'histoire, se la serait appropriée, publiant la version où il s'arrogue la place d'Augustín dans la découverte de cette origine indienne. Pour fausser les pistes il va jusqu'à renvoyer à l'entrefilet de Pray, avec une fausse référence. Il est certain que Grellmann ne reste pas un modèle de sympathie, lui qui confessait dans l'introduction de son *Die Zigeuner* ressentir en travaillant sur le rromani "un dégoût évident comme celui d'un naturaliste qui dissèque un reptile infect dans l'intérêt de la science" (cité par Hancock). Quant à Vályi István, l'érudit hongrois renommé pour sa rigueur, s'il a eu un rôle en dehors de celui d'avoir peut-être rencontré des Indiens à Utrecht ou Leyde, ce fut peut-être celui de confirmer, par quelques comparaisons de vocabulaire entre le rromani et l'hindoustani, le bien-fondé de la relation entre les deux langues. Il n'a en tous cas sans doute pas inventé la liste de vocabulaire comparé.

---

<sup>4</sup> En hongrois Nagykaroly, en all. Karol ou Gross-Karol.

<sup>5</sup> Né en 1729 à Veľka Lomnica (en hongrois Nagylomnic, en all. Gross-Lomnitz), mort en 1792 à Spišska Sobota (Szepesszombat, Georgenberg).

<sup>6</sup> On lui doit notamment, toujours dans la même revue *Privilegierte Anzeigen* "Pierres précieuses hongroises" (1773), "Pierres semi-précieuses en Hongrie" (1773), "La fossilisation en Hongrie" (1774), "Trésors cachés étrangers" (1775) etc...

Or, dans les mêmes années d'autres chercheurs comme Peter Pallas, Johann Rüdiger, C. Büttner, William Mardsen et Jacob Bryant publient eux aussi, le plus souvent indépendamment les uns des autres, leur découverte de la parenté du rromani avec les langues de l'Inde, ce qui incite à penser que le souvenir d'une telle origine n'avait pas entièrement disparu et qu'il avait suffi d'un regain d'intérêt pour l'Inde pour le voir émerger à nouveau.

#### 4. Les divagations du XIX<sup>ème</sup> siècle : des Britanniques au Shâh-Nâme

A partir de cette époque, l'Inde apparaît dans les cénacles savants comme la patrie d'origine de ce peuple méconnu que l'on appelait encore Tsiganes, par une vieille analogie avec la secte manichéenne des Αθήγγανοί [Athinganoi], pourtant disparue corps et biens dès le XI<sup>ème</sup> siècle. C'est aussi l'époque où les Britanniques envahissent l'Inde et y imposent leur mode de vie et leur vision du monde de l'époque: du five o'clock au cricket, en passant par la cornemuse et le mépris pour les dialectes. Cette énumération n'a rien de burlesque car ces éléments font, de nos jours encore, partie du patrimoine indien le plus tangible, tout comme la vision victorienne du "Gypsy" vagabond, que la police coloniale a transposée des Romanichels d'Angleterre à tous les marginaux plus ou moins errants et délinquants qu'elle pourchassait avec la même inclémente qu'en Europe. De nos jours encore, le mot "Gypsy" reste en Inde une des plus graves insultes qui soient, même si tout comme le bag-pipe et le cricket il n'a rien d'indien. Rien d'étonnant dans ces conditions que toutes les tentatives de rapprochement linguistique, culturel ou historique des Rroms avec ces groupes d'exclus aient échoué. Chercher en effet parmi les "Gypsies" indiens les ancêtres — ou les cousins — des Rroms est tout aussi absurde que de rechercher parmi les chauffeurs de taxi de Moscou les ancêtres — ou les cousins — des chauffeurs de taxi russes de Paris : dans les deux cas, c'est l'émigration qui a dicté le nouveau profil social (ici mobile, là chauffeur). En outre, comme le relève Elisabeth Clanet, ce regard européen sur les "Gypsies" indiens a été profondément marqué par son origine britannique, c'est-à-dire d'un pays où les Rroms avaient un mode de vie mobile et marginal. Si des Hongrois ou des Bulgares par exemple avaient colonisé l'Inde, c'est sur d'autres analogies qu'ils auraient appelé "cigani" d'autres groupes humains. Chacun recopiant le précédent et ajoutant sa propre touche de fantaisie, sans rien reconsidérer de l'ensemble accumulé, on a même vu écrire sans la moindre justification que Rrom (ou Dom) signifie paria en cachemiri...

Une autre extrapolation relève de la même mentalité : c'est l'interprétation d'un passage du Shâh-Nâme de Abou al-Qasim Mansour ibn Hasan, plus connu sous le nom de Firdoussi (941-1024), lecture qui ne tient pas compte de l'ensemble du contexte dans lequel est insérée la légende des musiciens indiens importés en Perse par le souverain sassanide Bahram V Gour (règne de 420 à 438) puis maudits et chassés pour cause de paresse – le XIX<sup>ème</sup> siècle a vu en eux les ancêtres des Rroms. En réalité, cette légende, par elle-même peu significative, prend tout son sens (surtout la prédilection que lui porte un XIX<sup>ème</sup> siècle, bien peu enclin à reconnaître les qualités de travailleurs des Rroms) lorsqu'on s'aperçoit qu'elle suit directement une dyatribe contre le désœuvré et le profiteur : "fût-il mon père nourricier, je le ferai enterrer vivant là où il se trouve et maudite soit sa maison" ... s'exclame Bahram Gour.

#### 5. Début des recherches sérieuses : de Franc Miklošič à Ralph Turner puis à Ian Hancock

Le premier auteur à avoir fait appel à des méthodes rigoureuses fut le slaviste slovène de Vienne Franc Miklošič (1813-1891) qui tenta de comparer le rromani aux langues indiennes modernes. Dans l'état de l'époque de la connaissance très imparfaite de ces langues, il arriva sur la base de quelques mots à des conclusions erronées, rattachant le rromani au groupe darde, parlé dans le Cachemire. Une méthode similaire, mais plus élaborée, conduisit Sir Ralph Turner (1888-1983) à identifier la région centrale du nord de l'Inde (de l'aire indo-aryenne, c'est-à-dire autour de la moyenne vallée du Gange) comme étant la zone de formation du proto-rromani. Rappelons que c'est à cet indianiste que nous devons la classification des langues indiennes, mais aussi bien d'autres travaux de premier plan dans le domaine. Pourtant, sa datation de l'exode est inexacte car il la fonde sur les évolutions  $nt > nd$ ,  $\eta k > \eta g$  et  $mp > mb$  (sonorisation des occlusives sourdes sous l'influence d'une nasale qui les précède), qui ont eu lieu au III<sup>ème</sup> siècle avant notre ère dans certaines langues du Cachemire. Turner en conclut que le rromani se trouvait à cette époque-là parlé quelque part dans le Cachemire puisqu'il présente la même évolution. C'est peut-être là la seule erreur du magistral article de Turner : en effet, il n'a pas perçu que ce phénomène est tellement banal, relevant de la phonétique articulatoire

élémentaire, qu'on la rencontre dans les groupes de langues les plus divers. Par ailleurs, Turner s'est attaché à décrire ce phénomène seulement dans les racines des lexèmes alors qu'il affecte tout autant la morphologie et notamment des formes apparues à la fin du premier millénaire de notre ère, ce qui rend son hypothèse caduque. On sait maintenant que cette évolution en rromani a eu lieu indépendamment des langues du Cachemire, sous influence grecque en Asie mineure.

La confirmation d'un départ de la moyenne vallée du Gange aux environs de l'an mille a été établie dans les années 80 par Ian F. Hancock sur la base d'autres éléments linguistiques, notamment la réassignation aux deux genres masculin et féminin des anciens neutres disparus des langues indiennes, réassignation qui est pratiquement identique en rromani et en hindi (braj et awadhi), ce qui atteste bien sûr de la contiguïté de ces langues au moment où elle a eu lieu. Un autre argument est la présence d'un système similaire de postpositions en rromani et dans ces langues, système apparu lui aussi au cours du premier millénaire de notre ère.

En même temps, l'analyse de la langue rromani montre que, si l'on enlève tous les éléments européens (emprunts, évolutions récentes, induites ou non par des contacts avec les langues d'Europe), le socle indien ainsi dégagé présente une unité remarquable qui témoigne d'une origine géographique compacte. L'unité de l'élément persan révèle qu'il s'agit d'une seule et même vague de migration au moins jusqu'à la Perse, comme l'a établi dès 1923 l'indianiste britannique John Sampson (1862-1931) : ils "avaient pénétré en Perse comme un seul groupe, parlant une seule langue commune". Ceci aurait dû couper court aux spéculations sur "plusieurs vagues de migrations" ou "des ancêtres parias venant de toute l'Inde" – affirmations gratuites qui continuent d'être reproduites un peu partout.

## 6. Le lien avec le sultan Mahmoud de Ghaznī

Plusieurs auteurs, notamment Adam Bartosz, Lech Mróz et Rajko Djurić, mais aussi Ian Hancock et même le pandit W. Rishi, avaient entre temps évoqué la possibilité d'une migration des Roms en relation avec les agressions contre l'Inde menées par Mahmoud de Ghazni, sultan ayant régné de 999 à 1030 sur l'Afghanistan, le Panjab et le Khorassan en Iran. Ils portaient du principe qu'un peuple qui se déplace en masse soit laisse des traces dans l'Histoire, soit est intégré au déplacement d'un autre peuple qui, lui, en laisse. Or, les chroniques concernant les mouvements de Mahmoud présentaient une contradiction majeure : il n'aurait attaqué et pillé que le nord-ouest de l'Inde, alors que le rromani était une langue nettement plus orientale, dont le berceau était l'Uttar Pradesh d'aujourd'hui. Comment concilier données historiques et linguistiques ? Ceci ne fut possible qu'à partir du moment où une étude plus détaillée de la chronique *Kitab Al-Yamini* "Livre des Yamini"<sup>7</sup>, d'Abu Nasr Al-'Utbi, secrétaire particulier du sultan Mahmoud, révéla un raid perpétré dans l'hiver 1018-1019 et qui s'enfonça bien plus vers l'est que ceux qui sont habituellement mentionnés, puisqu'il atteint Kannauj, à 82 km au nord-ouest de Kanpur [ang. Cawnpore], puis les bourgades de Munj (appelée le "Fort des Brāhmanes", près de Kanpur ou Etawah), Āsī (à 15 km au nord-est de Fatehpur) et Śarva (près de Sahāranpur).

Ce n'est pas son premier raid sur l'Inde, mais les autres avaient été limités au Panjāb et au Rājasthān, à l'exception d'une expédition sur Thanésvar et Mathura en 1011 (ou 1014 selon al-'Utbi) – mais le but n'était-il pas déjà Kannauj ? Cette fois-ci, il progresse jusqu'à cette cité fabuleuse qui compte alors environ 60.000 habitants et, le 21 décembre 1018 (le 8 Shaban 409), il entre presque sans coup férir dans la ville et capture toute la population, "riches et pauvres, clairs et sombres", qu'il va vendre "par familles entières" à Kaboul à des marchands venus du Khorassan (texte d'Al-'Utbi). Par la suite, le Khorassan et même une partie de l'Irak se "trouvent remplis de cette population" (ibid.).

L'anecdote raconte le rôle décisif de la divination dans la prise de la ville : d'un côté les Indiens dans la cité avaient consulté les astres et le vol des abeilles, qui s'étaient révélés funestes, alors que de l'autre, Mahmoud était galvanisé par un présage favorable car en ouvrant le Coran, il avait mis le doigt sur le mot *futuh* "victoire, gain inespéré" [فتوح], mot qui, écrit sans les points diacritiques, revêt la même forme que le nom même de Kannauj écrit en arabe [فتوح].

---

<sup>7</sup> Un des noms de la dynastie ghaznavide, provenant d'un des titres de Mahmoud *Yamin ud-Daulah* الدولة اليمنى "bras droit de la Dynastie", conféré par la calife al-Qādir Billāh (l'autre titre étant *Amin u-Millah* المله أمين "homme de confiance de la doctrine").

Désertée par la plupart de ses habitants qui ne pensaient qu'à sauver leur tête de la furie des Musulmans, la place n'offrit donc guère de résistance, si bien que le sultan prit les sept forts dans la journée et donna toute liberté à ses soldats pour piller la cité, raser les temples et massacrer les infortunés infidèles qui résistaient malgré les recommandations du roi. La plupart cependant furent déportés vers l'Afghanistan dans les jours qui suivaient. Dans une lettre adressée au gouverneur de Ghaznī, Mahmoud écrit de Kannauj que cette cité renferme "des temples innombrables. Aucune cité comparable ne peut être construite en deux siècles mais notre armée la détruisit toute entière en très peu de temps".

Chaque fois que Mahmoud venait piller une ville, il en tuait tous les hommes et ramenait le meilleur des femmes et des enfants en esclavage. Lorsque le souverain de la cité vaincue avait fui, il se vengeait même par un massacre général et sans pitié. Or, pour Kannauj il fait exception et malgré la fuite du souverain Rājyapāla dans les bois de Bari sur l'autre rive du Gange, suivi par une partie de la population, le sultan capture le reste des habitants pour les ramener en Afghanistan. En janvier 1019, il reprend la route de Ghaznī avec un immense butin : il était devenu maître d'une fortune de 3.000.000 de dirhams qu'il transportait dans des chariots chargés d'or, de rubis, de perles et autres trésors en quantités "défiant tout calcul", 385 éléphants et 53.000 prisonniers de guerre (vendus par la suite chacun entre 2 et 10 dirhams). Ces malheureux étaient "en telles quantités que les doigts de qui aurait songé à les compter se seraient fatigués".

L'importance de cet événement pour l'histoire des Rroms réside dans le fait qu'il représente, avec la déportation des habitants de Mathura et Thanésvar quelques années plus tôt (mais il s'agissait de cités proches et vassales de Kannauj<sup>8</sup>), le seul cas de déportation massive d'une population nombreuse (plus de 200.000 personnes en tout), précise et géographiquement homogène du nord de l'Inde – plus exactement de l'aire définie par Sir R. Turner comme étant le territoire de formation du rromani ancien, en direction de l'ouest, c'est-à-dire de l'Afghanistan, puis de l'Empire Byzantin et de l'Europe.

Plusieurs éléments incitent à identifier cette aire comme le berceau des ancêtres des Rroms : l'unité de langue et de culture des Rroms malgré une population composite, tant d'un point de vue physique que social (ce qui pourrait expliquer la vitalité millénaire de la langue rromani), le niveau élevé de culture, que l'on retrouve à l'arrivée des Rroms en Europe, puisque, comme l'écrit de Vaux de Foletier "l'aristocratie occidentale paraissait voir en ces chefs venus d'Orient les membres d'une caste semblable à la leur et contrainte à l'exil", l'importance de la divinité Kali à la fois pour cette cité et pour les Rroms et bien d'autres encore, parmi lesquels des traits linguistiques, qui n'entrent pas dans la systématisation de Turner mais relie très précisément le rromani aux parlars de cette région, notamment la forme longue de la postposition de possession, présente en rromani et qui en Inde n'est connue que de la région de Kannauj.

Bien plus tard, Muhamad Qasim Firishta (1560-1620) écrivait dans son Histoire : "après cette expédition glorieuse, le sultan fonda à Ghaznī la célèbre mosquée Jāmi, universellement connue sous le nom de 'fiancée céleste'; près de la mosquée il établit une université bien équipée de livres en de nombreuses langues et un musée plein de curiosités naturelles". Le rapt des cerveaux de Kannauj participait donc peut-être aussi, naïvement, du projet de promotion culturelle et intellectuelle de Ghazni dont le sultan voulait faire la capitale de l'univers... Déçu de l'impossibilité de tirer le parti qu'il escomptait d'une intelligentsia traumatisée par la déportation et dont les repères culturels étaient aux antipodes de ceux d'un sultan à l'islam rigoureux, Mahmoud a pu se décider à vendre ses prisonniers aux marchands du Khorassan – même si certains Indiens travaillèrent comme architectes dans son royaume.

## 7. La valeur pédagogique de cette réflexion

Le plus surprenant dans ces observations – et dans leur suite qui les corrobore, comme cela sera exposé dans la deuxième partie de l'article, est que la plupart des éléments étaient connus depuis longtemps. Ce qui manquait, c'était de les identifier comme tels, de les dégager de la masse des suppositions diverses et variées, de les articuler entre eux en un enchaînement

---

<sup>8</sup> Dans son ouvrage "Histoire de Inde", l'érudit et voyageur persan Abu Raihan Al-Biruni (973-1048 – qui vécut à la cour de Mahmoud puis de son fils Mass'oud) ne reconnaît pratiquement que ces trois villes comme centres culturels du pays.

cohérent et de les confronter aux dites suppositions, lesquelles jusqu'à aujourd'hui prévalent pourtant dans les publications consacrées aux Rroms. Il est parfois même objecté que le scénario ci-dessus, simple fruit d'une reconstruction, n'est pas attesté par une documentation irréfutable. C'est là que l'on touche à l'esprit même de l'Histoire et que ce cas d'école peut être instructif pour les élèves. Tout d'abord ils doivent observer que dans bien des civilisations, temps et chroniques écrites n'ont pas la valeur qu'on leur connaît en Europe (c'est justement le cas de l'Inde ancienne, où cette approche du passé a été introduite avec l'islam; les uniques documents à la base de l'hypothèse avancée ci-dessus sont de source musulmane). En outre, l'historien connaît des cas où sur la base de documents faux, falsifiés ou interprétés de manière fallacieuse, des contrevérités ont pu prévaloir pendant des siècles : on pense, pour ne citer qu'un exemple, à la prétendue filiation entre les Huns et les Hongrois, fondée sur un faux du XIII<sup>ème</sup> siècle et largement popularisée par le romantisme (le H de Hongrois, lequel en toute rigueur ne devrait jamais être aspiré, est le vestige le plus patent de cette invention qui a connu des siècles de gloire) – malgré la redécouverte de leurs vraies origines vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Il est donc au moins aussi important d'avoir une réflexion logique, par exemple sur le fait qu'à une époque relativement récente on aurait du mal à voir apparaître, disparaître ou se déplacer en masse des centaines de milliers de personnes sans laisser de trace – soit directes, soit sous un autre nom, lequel peut provenir d'une méprise ou d'un amalgame. Enfin, bien moins de certitudes en termes de documentation et même de logique sont exigées pour les divers mythes en vogue dans ce domaine et il semble plus facile d'accepter un récit irrationnel mais rebattu, quitte à l'entourer de l'aura du mystérieux, qu'une tentative nouvelle mais raisonnée de reconstruction à partir d'éléments objectifs. S'agissant d'un peuple rarement traité sur un pied d'égalité avec les autres, on comprend que les légendes le stigmatisant – et sur lesquelles nous reviendrons dans la seconde partie de l'article, aient la vie si dure.

Sans vouloir faire de la projection psychologique, il est essentiel de traiter les acteurs du passé comme des êtres humains avec des passions, erreurs et dissimulations, individuelles ou collectives, proches de ce que nous connaissons par notre expérience.

En tout état de cause, l'élève pourra acquérir à l'occasion de cet aperçu une vertu essentielle de l'historien : la plus grande prudence vis-à-vis des affirmations gratuites pourtant si fréquentes, non seulement chez les minorités frustrées pour mille raisons, mais également dans le regard séculaire que les majorités portent sur ces dernières et même dans certaines histoires officielles d'États, qui ont réussi à ériger des mythes avantageux en joyaux du patrimoine historique.

Ahmad, Q. [ed.] *India byq Al-Biruni*. New-Delhi, 1983.

Augustini ab Hortis, S. *Von dem heutigen Zustande, sonderbaren Sitten und Lebensart, wie auch von denen übrigen Eigenschaften und Umständen der Zigeuner in Ungarn*. Wien, s. d. (cc. 1760).

Auzias, C. *Les funambules de l'histoire: les tsiganes entre préhistoire et modernité*. Quimperlé, 2002.

Bartosz, A. *Baro Than : ojczyzna Cyganów*. In: *Przekrój* n° 2023 - Varsovie, 18 March 1984.

Elliott H. M. and J. Dowson. *The history of India as told by its own historians*. Vol. 2. Londres, 1867-77.

Gafurow, B. *Dzieje i kultura ludów Azji centralnej*. Varsovie, 1978.

Ganguly, D. C. *Ghaznavid invasion* (pp. 1-23) In: *The History and Culture of the Indian People*. Vol. 5 'The Struggle for Empire'.

Grellman, H. *Die Zigeuner. Ein historischer Versuch über die Lebensart und Verfassung, Sitten und Schicksale dieses Volkes in Europa, nebst ihrem Ursprung*. Dessau und Leipzig, 1783. Trad. française sous le titre *Histoire de Bohémiens, ou tableau des mœurs, usages et coutumes de ce peuple nomade*.

Hancock, I. *K upřesnění doby odchodu mluvčích protoromštiny z Indie*. In: Romano yaniben, 3-4/2001. Prague, 2001.

Hancock, I. *On Romani Origins and Identity : Questions for discussion*. Occasional Papers of the Romani Archives and Documentation Center, Univ. of Austin, 2003.

Kieniewicz, J. *Historia Indii*. Wrocław, 1985.



- Majumdar, R. C. et alii. *The History and Culture of the Indian People* : Vol. 3 'The Classical Age' (Mumbai, 1997), Vol. 4 'The Age of Imperial Kanauj' (Mumbai, 1993) and Vol. 5 'The Struggle for Empire' (Mumbai, 2001).
- Masica, Colin P. *The Indo-Aryan Languages*. Cambridge, 1991.
- Meyer, E. *Questions et hypothèses sur la migration des Rroms depuis l'Inde*. Paris (ms.), 1999.
- Mróz, L. *Geneza Cyganów i ich kultury*. Varsovie, 1992.
- Sampson, J. *On the Origin and Early Emigrations of the Gypsies* (pp. 156-169) In: Journal of the Gypsy Lore Society, Nr 4.
- Shankar Tripathi, R. *History of Kanauj to the Moslem Conquest*. Delhi, 1989.
- Shrivastava, A. L. *History of India (1000-1707 A.D.)*, Agra 1992.
- Turner, R. *The Position of Romani, Lomani and Domari in Indo-Aryan*. Edinburgh, 1927; réédition Paris 2003 (Crescic).
- Wink, A. Al-Hind. *The Making of the Indo-Islamic World*. Vol. 2. Leiden, 1990 et 1997.

Marcel Courthiade est enseignant responsable de la section de langue et civilisation rromani (département Asie du Sud) à l'Institut national des langues et civilisations orientales à Paris et également commissaire à la langue et aux droits linguistiques de l'Union Rromani Internationale.

### **L'origine des Rroms**

par Marcel COURTHIADE

Les Rroms sont sans doute un peuple particulièrement méconnu dans le paysage ethnique européen et le présent article propose non seulement un certain nombre d'éléments concernant l'exode des ancêtres des Rroms de la moyenne vallée du Gange au XI<sup>ème</sup> siècle, mais aussi une réflexion sur l'usage de matériaux bruts à la fois pour reconstituer une période apparemment peu documentée de l'histoire et pour stimuler une réflexion logique des élèves dans une perspective de compréhension des cohérences du passé.

### **The Rroms' Origin**

by Marcel COURTHIADE

The Rroms are probably to date one of the most misrepresented peoples in the European ethnic landscape and History. The present article aims at exhibiting a series of elements related to the proto-Rroms' exodus from the middle valley of the river Ganges. In addition it suggests also how to use rough material in order to reconstruct an apparently poorly documented historical period and how to inspire the pupils' logical thought to understand the coherent linkage of past events.